

C'était l'heure, si douce au cœur des malheureux,
 Où le premier sommeil, par un bienfait des dieux,
 Après le poids du jour se glisse dans nos veines
 Et nous verse l'oubli des plus cruelles peines.
 Et voici que je crus en songe voir Hector.
 A mes yeux attristés il se montrait encor,
 Comme autrefois, couvert de sang et de poussière,
 Quand, les pieds transpercés d'une infâme lanière,
 Il gisait sur le sol, traîné par deux chevaux.
 Comme il était changé, le valeureux héros !
 Comme il ressemblait peu à ce brillant Hector,
 Cher à son Andromaque, audacieux et fort,
 Qui revenait chargé des dépouilles d'Achille,
 Lui, le chef respecté, protecteur de la ville,
 Qui promena la torche et le fer des Troyens
 Dans les flancs embrasés des vaisseaux achéens !
 Les caillots d'un sang noir collaient sa chevelure ;
 Saignantes, je comptais les nombreuses blessures
 Qu'il reçut sous les murs de la triste Ilion ;
 Et moi-même, pour lors pris de compassion,
 Je lui disais, pleurant aussi sur ma patrie :
 « O lumière de Troie et de la Dardanie,
 Des malheureux Troyens, toi, le plus ferme espoir,
 Hector, nous n'osions plus espérer te revoir !
 Pourquoi tarder autant ? Hélas ! en ton absence,
 Que de guerriers tués, Hector, que de souffrances !
 Mais toi, pourquoi ces pleurs qui rougissent tes yeux,
 Pourquoi ce sang qui coule, et de quels bords affreux
 Reviens-tu parmi nous ? Quels indignes outrages
 Du plus beau des Troyens ont souillé le visage ? »
 Sans répondre à ces mots, il se penche vers moi :
 « Fils de Vénus, dit-il, il faut fuir, hâte-toi !
 Les Grecs sont dans nos murs ; de son faite élevé
 Troie en flammes s'écroule, et tout est consommé.
 C'en est fait de Priam : Junon en est la cause.
 Si le bras d'un mortel avait pu quelque chose,
 Troie eût dû son salut au bras du seul Hector.
 Cesse donc de tenter d'inutiles efforts.
 Au fils d'une déesse, Ilion expirante
 Recommande aujourd'hui les dieux de ses foyers :
 Prends-les pour compagnons de tes courses errantes ;
 Va, cours de mers en mers, affronte les dangers,
 En dépit de Junon va fonder une ville
 Où nos dieux exilés trouveront un asile. »
 Il dit, et dans ses bras, loin de l'antique autel,
 Il m'apporte Vesta et son feu éternel.

Cependant peu à peu nos murailles s'emplissent
 D'une sourde rumeur ; des appels retentissent
 Venant de tous côtés, cris de mort ou d'effroi.
 Au palais de mon père, isolé dans un bois,
 Tout reposait encore. Et voici que soudain,
 Plus sinistres, les bruits deviennent plus distincts.
 Ce ne sont plus des voix seulement ; un bruit d'armes
 Jusqu'au cœur des maisons vient répandre l'alarme.
 Je m'éveille en sursaut, je me lève, et d'un trait
 Je monte dans la nuit au faite du palais ;
 Là, frappé de stupeur et l'oreille tendue,
 Je sonde du regard l'effrayante étendue.
 Ainsi, lorsque en été, descendu des montagnes,
 Un torrent furieux envahit les campagnes,
 Il s'avance, il bondit, il détruit les moissons,
 Tout le travail des bœufs, emporte des maisons,
 Des troupeaux mugissants, des arbres centenaires ;
 Debout sur un rocher, dans les monts solitaires,
 Un pâtre tend l'oreille, inquiet et songeur.
 Enfin la vérité, dans toute son horreur,
 Se découvre à mes yeux : les Grecs occupent Troie !
 Déjà plusieurs palais des flammes sont la proie,
 Illuminant au loin jusqu'aux flots de la mer.
 Les notes des clairons se mêlent dans les airs
 Aux cris des combattants qui massacrent dans l'ombre.
 Hors de moi, emporté par une fureur sombre,
 Je prends mes armes à tout hasard ; mon idée,
 C'est de grouper autour de moi une poignée
 De guerriers éprouvés, à toute peur rebelles,
 Et de courir d'abord jusqu'à la citadelle.
 Je me dis qu'il est beau, même luttant en vain,
 De mourir face aux Grecs les armes à la main [...]

De ces derniers combats comment peindre l'horreur ?
 Quelles larmes pourraient égaler nos malheurs ?
 Une antique cité s'écroule de son faite,
 Qui, des siècles durant, porta si haut la tête.
 Ses places, ses maisons, les parvis de ses dieux
 Sont jonchés de corps morts effrayants et hideux.
 Le sang ruisselle à flots ; et la race troyenne
 N'est pas seule à souffrir des fureurs achéennes ;
 Souvent le désespoir vient en aide aux vaincus,
 Et se croyant vainqueurs, les Grecs sont abattus.
 Partout le Deuil, partout la Fureur triomphante,
 La Mort sous mille aspects, et partout l'Épouvante.